# **[Spectacle vivant]**

## **L’opéra à l’oreille**

« Vous voyez ? » Oui, ils voient très bien, même si certains ont les yeux mi-clos ou masqués d’épaisses lunettes noires. La gaffe, on la fait souvent, et on s’en excuse, mais pour eux ce n’est pas grave. « On voit à notre manière », rassure une participante. Cette expression glissée partout : on ne voit pas qu’avec les yeux mais aussi quand on a compris une idée ou qu’on l’a connectée à un élément de notre mémoire. Ce jour-là, sur la scène de l’opéra Graslin, à Nantes, quelque dix participants non et mal voyants ont confié leur vue à leurs mains et à leur imagination. La visite tactile des décors précède la représentation de L’Élixir d’amour, dont une audiodescription a été conçue par l’association Accès culture. Ils ont différents âges, certains sont familiers des concerts ou spectacles en audiodescription, tandis que pour d’autres c’est la première fois. Pour l’opéra en revanche c’est loin d’être une première, puisque des audiodescriptions sont conçues depuis 2009. Chaque saison, quelques pièces (des coproductions, afin de partager les coûts importants) sont rendues accessibles1. L’histoire de L’Élixir d’amour a comme un air de déjà vu : une femme est courtisée par deux hommes, l’un a du pouvoir, l’autre non, mais c’est ce dernier qui finira par emporter son coeur. Pour y parvenir, il fait appel à un charlatan, dont l’élixir (en réalité du vin) ne sera évidemment pas à l’origine de l’amour de la belle. S’ensuit une série de quiproquos et d’échanges, dans lesquels seul le public comprend de quoi il retourne... La pièce est joyeuse, légère, puisque même Belcore, le sergent vaincu, ne tient pas rigueur aux amoureux. Adina, le personnage féminin central, n’est pas non plus une belle naïve. Elle qui fait son entrée plongée dans la lecture de Tristan et Iseult en sait beaucoup sur le coeur des hommes et ne se laisse pas berner par le charlatan, contrairement à son soupirant. Créée par Donizetti dans la tradition du bel canto, la pièce est portée par une musique tour à tour enjouée et lyrique, guidée ici par la baguette de Chloé Dufresne, jeune cheffe de l’Orchestre national de Bretagne. À l’interprétation magistrale répond une mise en scène contemporaine, conçue par David Lescot. Le village de paysans du livret originel est devenu une exploitation de maïs dans laquelle travaille un groupe de gitans. Au parterre, dans les casques des personnes mal ou non voyantes, le spectacle a commencé avant même le lever de rideau. La voix de Frédéric Le Du, fondateur d’Accès culture, leur décrit décors et costumes des solistes, avant d’annoncer le début du spectacle. Commence alors un jeu de vitesse et d’agilité. L’opéra étant un art total, il y a à voir et à entendre. Par souci de clarté, une voix se charge des éléments scéniques tandis que d’autres se consacrent à la traduction des paroles d’autant de personnages. Le texte, enregistré à l’avance, est déclenché par un régisseur selon les signaux prévus. Celui-ci prendra le relais en direct pour les saluts, afin de désigner les personnes applaudies.

Une partie du jeu de scène échappe – rien ne leur dira par exemple les savoureux pas de danse de Belcore, mi-maladroit mi-brutal quand il cherche à séduire Adina, ni les trémoussements de Nemorino sûr de son bonheur prochain – mais l’essentiel est là. Le jeu d’une fleur devenue épée, le volume d’une robe, une scène muette d’arrière-plan sont brièvement et factuellement glissés entre les traductions. Nourri par sa propre vision de la pièce et par les intentions du metteur en scène, le descripteur crée des images mentales successives, sans jamais faire passer la compréhension du texte au second plan... Tout en ménageant des temps de silence pour laisser apprécier la musique.

Pascaline Vallée.

L’Élixir d’amour, Gaetano Donizetti.

© Photo Laurent Guizard.